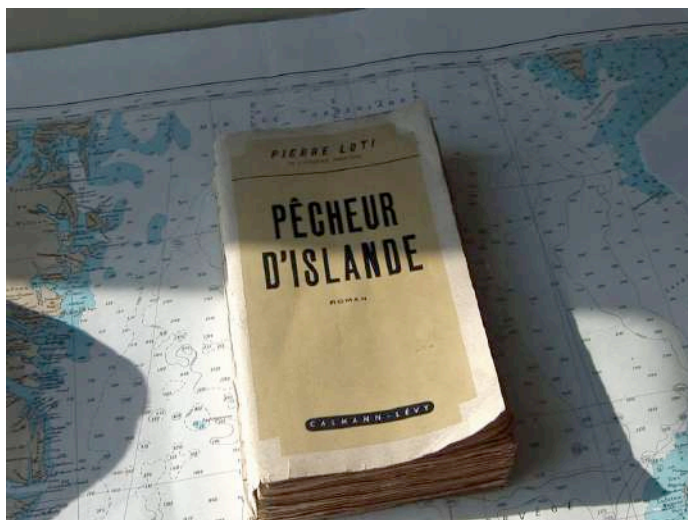


PÊCHEUR D'ISLANDE

Dossier dramaturgique



Texte original PIERRE LOTI
Adaptation et mise en scène OLIVIER DHÉNIN

THÉÂTRE DE LA COUPE D'OR, ROCHEFORT
Création été 2015

WINTERREISE

PÊCHEUR D'ISLANDE, Pierre Loti, Edition illustrée et commentée par Alain Quella-Villéger et Bruno Vercier

Souvenirs de Bretagne

Les lignes ci-dessous qui ouvrent quasiment le volume II du journal intime, publié en 1929 par Samuel, le fils de l'écrivain sont à prendre avec précaution, leur rédaction n'étant visiblement pas de la main de Loti. On peut néanmoins considérer que les faits rapportés sont empreints de vérité.

Je suis dans une petite ville de Bretagne, où je m'étais arrêté il y a cinq ans, avec Yves, dans d'autres circonstances qui m'avaient frappé aussi. L'aventure qui m'y ramène finit mal et d'une façon imprévue; il m'en restera, comme un rêve, des impressions mélancoliques et bizarres que le temps emportera.

Une jeune fille était venue sur la *Surveillante*, à Brest, en octobre, voir son frère, un matelot aujourd'hui congédié. C'était une fille de pêcheur, brunie à la mer, de cette race des Côtes-du-Nord qu'on appelle les « Islandais ». Elle était remarquablement belle, d'une beauté antique, sculpturale, avec de grands yeux dédaigneux qui m'avaient charmé.

Et j'avais combiné ce voyage d'hier, pour la retrouver dans son village. Je pensais mon entreprise facile, - et j'étais bien un peu excusable, ayant réussi tant de fois en me donnant moins de peine, - mais j'échouai devant une noblesse de sentiments, un dédain que je n'avais pas soupçonnés. Alors je compris cruellement combien j'étais misérable et au-dessous d'elle... Je vins ici, à la petite ville voisine, et dans une chambre d'hôtel je m'enfermai. Les larmes n'étaient pas loin, je l'aimais étrangement.

En une heure, mon parti était pris; je décidai d'épouser cette fille du peuple. Vite, je commandai une carriole pour retourner chez elle. Et là, devant son frère qui venait d'apprendre mon équipée et qui en avait la rage au cœur, devant le père, je dis : « Et bien c'est vrai, j'ai fait cela. Mais maintenant je vous demande de me la donner pour femme, parce que je l'aime comme jamais je ne pourrais aimer une jeune

fille du monde où je vis. »

La surprise fut grande. Le père, le frère me firent parler longuement; ils sentaient que j'étais sincère, ils avaient confiance, ils ne savaient que répondre.

Mais elle, elle disait non, sans colère à présent, - surprise elle-même, touchée peut-être, - mais elle était déjà fiancée à un « Islandais » et elle disait non. Je les quittai à la nuit; il était convenu que le frère me donnerait réponse le lendemain.

Je regagnai la ville et me mis à errer dans les rues par un beau temps de gelée, une belle nuit d'hiver. J'entendis des chants qui venaient d'une grande église admirable et j'entrai. Elle était à peine éclairée, cette église, et tout au fond, derrière l'autel, on répétait des chœurs d'enfants pour Noël. Je ne m'étais jamais encore agenouillé dans une église; ce soir-là je restai près d'une heure sur un prie-Dieu, écoutant ces chants qui partaient de très loin, du bout de la grande voûte sombre... Beaucoup d'images passaient dans ma tête et il me semblait être transporté à une autre époque, tant les choses qui m'entouraient étaient anciennes et, pour moi, étranges.

Toute la nuit j'ai songé à la réponse attendue, j'espérais, - et ce mariage que d'autres auraient trouvé insensé; ce mariage, je le désirais comme le salut.

De grand matin, aujourd'hui, le frère est venu. Il m'apportait toute sorte de présents de pêcheurs, des langoustes, des homards... c'était à la fois touchant et drôle... mais la réponse était non... Lui aurait bien voulu, le père aussi, prétendait-il, mais sa sœur avait donné sa parole et tenait trop à son fiancé. Il me priait de ne pas lui en vouloir, de lui pardonner. « Elle me faisait dire bonjour et que, si je repassais par son pays, je lui ferais grand plaisir en allant en reposer chez elle... »

J'ai gardé ce brave garçon à déjeuner et, quand je l'ai vu s'en retourner vers son village, il m'a semblé que mon dernier rêve un peu honnête s'en allait avec lui...

Journal intime, Calmann-Lévy, vol.II, 1929, p.2-5.

La Mort de Sylvestre

Pages du journal intime de Pierre Loti où celui-ci reproduit une lettre à son amie Oirda, datée du 24 juillet 1883.

« Au hasard je vais vous conter que je viens de terre, conduire un pauvre matelot breton et un compagnon, qui vient de mourir à bord d'une insolation, le premier de ceux qui ne reverront pas la France.

- C'était de bonne heure cet enterrement avant le grand soleil. - J'ai éprouvé une émotion en retrouvant ici, à deux pas de cet immonde grouillement chinois, le calme d'une église française, le *Dies Irae* chanté par un prêtre missionnaire dans cette grande nef blanche où j'étais seul avec mes matelots. - Par les larges portes ouvertes, on voyait des choses qui ressemblaient à des jardins enchantés, des verdure admirables, des palmes immenses; le vent secouait les grands arbres pleins de fleurs, et c'était une pluie de pétales d'un rouge de carmin qui tombait jusque dans l'église. -

- Après nous sommes allés au cimetière, très loin. - Notre petit cortège de matelots était bien modeste, le cercueil recouvert d'un pavillon français. - Nous avons traversé d'étranges quartiers chinois, un fourmillement de monde jaune; des faubourgs malais, indiens, où toutes sorte d'êtres invraisemblables nous regardaient passer avec des yeux étonnés. - Et puis la campagne, les chemins ombreux où volaient d'admirables papillons aux ailes de velours bleu. - Un grand luxe de fleurs et de palmiers, toutes les splendeurs de la sève équatoriale. - Enfin le cimetière. - Nous avons emporté avec nous une petite croix de bois, avec une inscription peinte... L'endroit où nous l'avons mis ressemble à un coin des jardins d'Indra: d'étonnantes fleurs, des feuillages inconnus, et des tombes chinoises avec des inscriptions multicolores et des petits monstres... C'était un matelot de 21 ans qui laisse dans le village de Binic, en Bretagne, une mère, une jeune femme et un petit enfant de deux mois...

J'ai eu une autre émotion semblable l'autre jour, quand, en traversant le golfe de Bengale, vers 1 heure du matin, nous sommes passés près du point où mon frère a été immergé il y a dix-neuf ans... »

Journal, 1879-1886, Les Indes savantes, 2008, pp,470-471

Une histoire « sombre »

Nouvelle oubliée de Pierre Loti

L'histoire que je vais vous raconter est vraie. Si je l'avais inventée je n'aurais pas osé la faire si sombre. Un matin de ce dernier hiver, par un mauvais temps d'ouest, trois pêcheurs du hameau de Kerildu étaient sortis de chez eux avant le jour, pour voir à leur barque qui leur donnait de l'inquiétude, la baie n'étant pas sûre...

En passant devant une chaumière isolée, ils entendirent des sanglots d'enfants. C'était la demeure d'une veuve de marin qui vivait là très pauvre avec ses trois petits, depuis que son mari, un quartier-maître encore tout jeune, avait été tué par les Chinois dans l'île de Formose.

Il arrive bien aux enfants de crier la nuit sans avoir le mal, mais pas comme cela tous à la fois. Et puis ces petites voix semblaient en détresses et fendaient l'âme. Aucune lueur ne filtrait par les joints de la porte. Ça n'était pas naturel, décidément. Alors ils appelèrent la mère pour voir : « Jeannic ? Eh ! Jeannic ! »

Aucune réponse - seulement les petits écoutaient sans doute car ils ne pleuraient plus -. Un pas menu s'approcha en hésitant, et tout près derrière la porte, on entendit un gros soupir d'enfant. « C'est toi, mon petit Fantec ? » demandèrent les pêcheurs, devinant bien que c'était l'aîné, un garçon de cinq ans. Mais comment donc n'était-il pas au lit, à une heure pareille?...

Le petit ne répondit rien du tout d'abord, parce qu'il avait trop peur; à la fin, reconnaissant la voix qui lui parlait, il dit oui, tout bas encore avec un gros soupir.

« Et où est-elle ta mère?...

- Dans son lit, couchée...

- Dans son lit, couchée ! »

Ils essayèrent de l'appeler plus fort.

Comme rien ne répondit, ils se dirent qu'il fallait entrer :

« Tâche de nous ouvrir, si tu le peux, Fantec. »

Ses petites mains grattèrent les planches, il cherchait à faire ce qu'on lui demandait, l'enfant;

mais non, il ne pouvait pas. C'est pourquoi, ayant passé par une fente un de leur longs couteaux de pêche, ils firent sauter le verrou et ils entrèrent.

La nuit était encre plus noire là-dedans, et, malgré l'agitation de l'air, on respirait une senteur sinistre. A tâtons, ils trouvèrent d'abord les trois petits qui se tenaient tous ensemble à mains crispées par les pans de leurs robes, Un allumette frottée au mur leur fit voir le visage d'une morte.

Elle était horrible de près, sous la chandelle, la pauvre Jeannic, qu'on avait vu passer le matin même ayant encore sa jolie figure de jeune femme A moitié habillée, elle s'était jetée là au hasard, dans une contorsion, et ses traits faisaient déjà peur, tout creusés sous les yeux, tout rongés et verdis.

Inutile de demander ce qu'elle avait eu: c'était la contagion rapportée de Chine, la « maladie », comme ils disent, la « maladie » qui, malgré les grands souffles des vents, malgré les senteurs saines du large, restait dans l'air, obstinément depuis l'automne, et faisait toujours mourir.

Ce petit Fantec s'était approché pour regarder sa mère, une horreur le prenait.

Tandis que les deux plus jeunes, se tenant toujours cramponnés ensemble, roulaient vers ce lit des yeux qui ne comprenaient rien, l'un presque nu, à faire pitié, l'autre avec une robe trop longue, défroque de l'aîné, qui tombait drôlement sur son dos et traînait comme une queue ; déjà des airs sauvages d'enfants abandonnés...

Ils s'étaient découverts, les pêcheurs, par respect pour la morte.

Maintenant, il fallait les emmener bien vite, ces petits, les réchauffer, les secourir.

Chacun donc en prit un à son cou. Quant à leur barque ils n'y pensaient plus.

N'ayant rien trouvé pour les envelopper, ils les avaient mis contre leur poitrine, dans leur tricot, dans leur chemise, et les petits ne criaient pas, malgré les rafales et la pluie, sentant par instinct qu'on les sauvait.

Mais voici qu'à moitié route une inquiétude horrible ralentit le père dans son élan: c'étaient des petits pestiférés, après tout, qui traînaient peut-être la contagion dans leurs robes; s'il allait porter

ça chez lui et faire mourir les siens !...

« Non pas chez nous ! Dit-il brusquement, s'arrêtant à une idée qui lui était venue vite, portons les chez leur tante Moal ! » Et les trois hommes rebroussèrent le chemin avec leurs charges, courant cette fois contre le vent avec la respiration coupée, courant la sueur au front, dans leur hâte d'arriver, car les petits se refroidissaient...

Mais c'était le bout du monde, cette chaumière des Moal, et leur course n'en finissait plus.

La baie où demeuraient les Moal s'ouvrait en avant d'eux, semblable à un gouffre arrondi entre des murailles noires et les sables du fond, qui s'éclairaient, dessinaient un cirque blanchâtre tranchant sur des lointains encore obscurs.

Le petit Fantec criait maintenant, non pas qu'il eût mal, mais son cœur se brisait à la réflexion ; il avait presque compris, il demandait sa mère, avec des larmes d'une petite façon à lui qui était déchirante. Alors le grand fils aîné qui l'emportait, ne sachant que répondre, courait encore plus vite, de tout l'élan de ses jambes vigoureuses, pour au moins ne plus l'entendre.

Ils arrivèrent enfin à la maisonnette sauvage qui se tenait appuyée contre les quartiers de roches. Cette veuve Moal était une femme très pauvre, dont le mari avait été enlevé de cette même contagion chinoise, et qui restait seule avec sept enfants. Bien qu'elle fût matinale, elle n'était pas encore debout. Elle leur ouvrit, effarée, retenant de la main ses jupes qu'elle n'avait pas fini d'attacher, et une rafale entra en eux, les poussant tous. Les bras lui tombèrent de saisissement quand elle vit ces trois de plus qu'on lui apportait, chacun de ses hommes en ayant un dans sa chemise qui passait sa tête blonde. Mais l'idée ne lui vint seulement pas de refuser le cadeau :

« Et ! oui, bien sûr, disait-elle, qu'il faut les coucher, les couvrir... »

Mais comme elle tendait les bras pour les prendre, la pensée affreuse de la contagion lui vint tout à coup et elle s'arrêta, sentant se brouiller toutes ses idées dans sa tête, tandis qu'une sueur froide perlait sur son front.

Que faire ! Ca pressait pourtant ; le dernier

des petits nouveaux venus, tout bleui de froid et de fatigue, commençait à tourner les yeux d'une mauvaise manière, le nez pincé et les dents serrées...

Alors la femme, avec un râle d'angoisse et tout en faisant un signe de croix, prit vite, vite, un à un jusqu'à sept, ses petits à elle, qui dormaient un peu partout, dans différentes étagères de ses lits en armoire, les coucha ensemble dans le même, à l'un des bouts de la chaumière, faisant un tas de leur figures roses effarées par demi-rêve ; et puis, le plus loin d'eux possible, à l'angle opposé du logis, derrière une voile de barque, coucha ensemble les trois autres, qui s'endormirent là, comme on les avait posé.

Le lendemain, tout le hameau savait la chose ; chacun donnait, suivant ses moyens, des vêtements, du pain, des poissons ou des crêpes. Le bruit s'en répandit.

De la ville arriva, trois jours après, quelqu'un qui n'était pas du pays, un vrai « monsieur » dans une voiture, apportant des paniers de pain blanc et de gâteaux. Comme il faisait sa distribution, la mère de cette nichée de matelots l'arrêta par cette phrase d'inexprimable détresse :

« Non, mon bon monsieur, pas tant à la fois ; du pain blanc, et leur en donnant à leur faim...

Prenez garde, ils en prendraient l'habitude ! »

Gaud à sa fenêtre

Par George Gourdon

*Le jour meurt et va disparaître
Derrière le clocher breton.
La belle Gaud à sa fenêtre,
Songe, les yeux sur l'horizon.
Sa coiffe en forme de coquille
Est blanche et son corsage est noir :
Il n'est pas une jeune fille
Qui soit plus gracieuse à voir !*

*Le bruit joyeux d'un bal champêtre
Arrive jusqu'à la maison,
Et Gaud, debout à la fenêtre,
Songe, les yeux sur l'horizon.*

Elle songe à ce soir de fête
Où, dans Paimpol, ils ont dansé...
Quel doux aveu ! Mais il s'arrête
Au milieu du mot commencé !
Depuis des mois, vers la Norvège
Yann est parti. Voici l'avril.
Les fleurs ont remplacé la neige.
Hélas ! quand donc reviendra-t-il ?
Et pendant que la belle pleure,
Toute au rêve où se perd son cœur,
Là-bas, là-bas, à la même heure
En Islande chante un pêcheur.
Sous la lumière hyperborée
Qui l'éclaire d'un jour sans fin,
Au souvenir de l'adorée
Il chante, il chante, - mais demain,
Jalouse de celle qu'il aime,
Une autre épousée en fureur,
Dans un embrassement suprême
Prendra la barque et le pêcheur !



LES NOCES DE YANN ET GAUD
Illustration de Jacques Poirier, 1974

Une beauté totale

Henry James (1843-1916), fin admirateur de la littérature française, fut fasciné par Loti, qu'il découvrit vers 1888 à Paris, grâce à ses amis Daudet ou Bourget. Immédiatement, il devint le laudateur de Loti, « ce remarquable génie », et plaça en tête de son addiction Pêcheur d'Islande

Et Mon frère Yves : « Je les lis et les relis » se plaisait-il à dire. Voici des extraits des pages qu'il lui a consacrées dans la Fortnightly Review, en 1888, et qui ont été reprises dans son livre Essays in London and elsewhere.

L'histoire de Marguerite Mével et de Yann Gaos me frappe comme étant l'une des rares histoires d'imagination de notre époque à atteindre une beauté totale. [...] Pêcheur d'Islande est l'histoire d'une passion, mais d'une passion réduite, dans sa brutalité, à une sorte de communion avec les vents et les vagues, les énergies naturelles aveugles qui assaillent le rude pays breton où elle se déroule. [...] Ce qui me frappe dans Pêcheur d'Islande, c'est l'audace qu'il a fallu à Loti pour nous intéresser à une situation tellement rabâchée par des générations de romancier [et] le fait, presque aussi évident, que la réussite est due précisément à fait qu'il a tenté ce tour de force de façon tout à fait naïve. [...]

C'est la « vieille » histoire d'amour ramenée à l'essentiel. Je suis certain que M. Loti n'a pas la moindre idée de ce qui doit constituer une intrigue, ni la moindre théorie sur la question ; il ne prend aucune précaution, ne sacrifie à aucune divinité en colère, et pourtant il redonne fraîcheur et signification à ce matériau bien usé. Il nous touche sur des points « éternels », et, outre le tour de force inconscient d'y réussir aussi pleinement, nous pouvons lui reconnaître un exploit encore plus extraordinaire : celui de s'être privé de décor. Son décor est précisément l'absence de décor ; il a tout simplement placé ses deux amoureux devant l'immensité de la mer et du ciel, si bien qu'ils semblent suspendus dans un abîme gris et venteux. La moitié du temps, nous voyons Yann dans le vide parfait du brouillard et de l'obscurité. Habituellement, un écrivain qui doit raconter une histoire pas très originale s'en tire en écrivant dans toute la mesure du possible les objets environnant. Mais dans ce monde brumeux, il n'y a presque aucun objet sur quoi s'appuyer, et leur isolement donne à Yann et à Gaud

une sorte de grandeur héroïque. Il faut dire, bien évidemment, que l'auteur n'atteint à une telle perfection que parce qu'il est un incomparable peintre de la mer.

[...] Pierre Loti joue selon ses propres règles, n'imitant à mon avis personne ni de près, ni de loin, quoique j'aie entendu prononcer un nom : Chateaubriand.

Yann est l'incarnation de la nature

Yann est une incarnation de la Nature telle que Monet l'aimait et telle que Loti la présente dans son roman. Dès le premier chapitre, qui décrit les pêcheurs de la Marie sur la mer d'Islande, le narrateur, en racontant ce qu'on peut voir de cette Nature à partir du bateau, remarque « tout cet infini changeant », « la lumière [qui] changeait », « le monde changeant du dehors ». Quand on revient au bateau plus tard, dans le texte, il signale « des moires changeantes qui jouaient sur la mer », « un réseau de dessins vagues qui s'enlaçaient et se déformaient ; très vite effacés, très fugitifs ». Quand une tempête s'approche, les pêcheurs « se croyai[en]t toujours au milieu d'une scène restreinte, bien que perpétuellement changeante », « toute cette folie de mouvement s'accélérait. » Plus tard, quand nous revenons encore une fois à la mer d'Islande, le narrateur note que le ciel était gris, d'un gris trouble qui fuyait sus les regards « , « les limites de l'espace visible étaient encore reculés et fuyait toujours ». Loti se sert du même vocabulaire - fuir, fugitif, changeant - quand il décrit Yann. [...]



En général, Loti nous le présente comme faisant partie de la Nature plutôt que du monde des hommes. Dans la première scène du roman il est seul sur le pont de la Marie, tandis que les autres sont en bas, dans la cabine, en train de fêter l'assomption de la Vierge. Quand Yann les rejoint, il « entra, obligé de se courber en deux comme un gros ours, car il était presque géant ». « il dépassait un peu trop les proportions

ordinaires des hommes [...] Il avait de grands yeux bruns très mobiles, à l'expression sauvage et superbe ». Qu'il doive « se courber en deux » quand il quitte le monde de la Nature pour entrer dans celui des hommes, dépassant « les proportions ordinaires des hommes », et que Loti le décrive ici et à travers le roman comme *sauvage* tout cela suggère que Yann fait autant, sinon davantage, partie de la Nature que du monde des hommes.

[...]. Quand Loti note, lorsque Gaud découvre Yann, que son « beau profil à peine aperçu, ce regard superbe et un peu farouche, ces prunelles brunes, légèrement fauves, courant très vite sur l'opale bleuâtre de ses yeux, tout cela l'avait impressionnée et intimidée aussi », il ne choisit pas ses mots au hasard. [...]

Dans *Pêcheur d'Islande*, les efforts de Gaud Mével pour saisir cette incarnation de la Nature toujours changeante dont elle est tombée amoureuse deviennent une métaphore des angoisses des peintres impressionnistes, eux aussi amoureux d'une Nature qui les fascinait en partie à cause de sa caractéristique qui la rendaient, comme Yann, si difficile à saisir.



Gravures de H. Barthélémy pour *Pêcheur d'Islande*, ed. Mornay, 1926

UNE SYMPHONIE MARITIME

Reconstituer la musique de scène de Joseph-Guy Ropartz oubliée

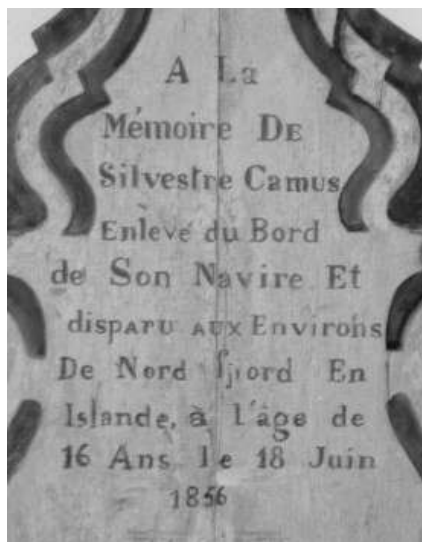
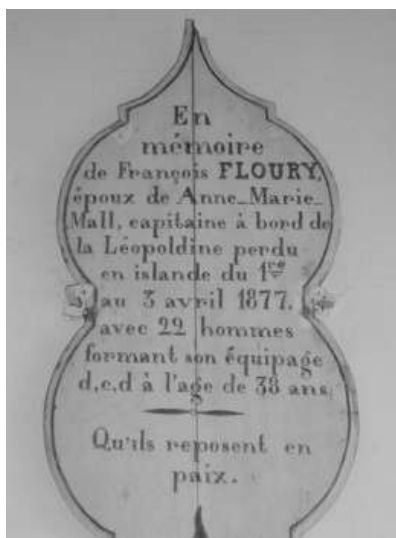
Quoi de plus opposé, à première vue, que l'art pittoresque, impressionniste et instinctif de Loti, et celui de Ropartz, intérieur et s'attachant à l'âme des choses et des êtres, plus qu'à leur apparence ? Au-delà de la vêtue exotique, cependant, se devinent, chez Loti, une incurable mélancolie et une conscience aiguë de la gravité qui confèrent à ses récits un poids et une portée profondément humains. Ce pessimisme est particulièrement en évidence dans *Pêcheur d'Islande*. Ici, l'impressionnisme de l'écriture, loin de se réduire à un procédé superficiel, suggère des images fortes pour traduire le tragique du destin. Le paysage devient le reflet d'un état d'âme et le personnage s'y perd pour vivre jusqu'au bout, isolé du monde, la tragédie de la séparation et de la mort. L'océan est l'acteur principal : les protagonistes se conforment à un destin qui est déjà scellé lorsque la mer monte, déchaînée, jusqu'aux portes de l'église le jour du mariage de Gaud et Yann, comme si elle venait, déjà, réclamer son tribut. La mer est à la fois le miroir à la surface duquel s'immobilise en vain le regard de Gaud scrutant l'horizon (et n'y percevant nulle autre silhouette qu'elle-même, murée dans son désespoir muet), et le suaire sous lequel elle évince l'épouse légitime pour s'approprier son homme en de sinistres noces. La mer est la véritable promesse de Yann ; un symbole très fort, car il se généralise facilement à chacun d'entre nous : il y a du Marc-Aurèle dans le chef-d'œuvre à la fois poignant et stoïcien du capitaine de vaisseau Julien Viaud.

Il n'est pas étonnant que Ropartz se soit senti interpellé par ce romain dont la sombre tonalité s'accordait avec sa foncière mélancolie. Le pessimisme ropartzien (qui peut avoir été en partie déterminé par la solitude d'un lancinant échec conjugal et par l'exil loin du pays bien-aimé de Bretagne) est beaucoup plus rationnel que celui de l'écrivain (non exempt d'une certaine morbidité). Il se traduit le plus souvent par une conscience lucide de la mort, véritable leitmotiv depuis le premier poème symphonique, *La Cloche des morts*, jusqu'à l'émouvant *Requiem*, et il marque de son sceau son chef-d'œuvre absolu, l'opéra *Le Pays*. Au-delà des circonstances contingentes, cette affinité profonde faisait de Ropartz le musicien prédestiné pour illustrer *Pêcheur d'Islande*. L'œuvre de Loti inspira plus tard au grand compositeur autrichien Joseph Marx un vaste poème symphonique beaucoup plus brillant, d'un caractère cinématographique presque hollywoodien (*Nordland-Rhapsodie*, 1929) : peut-être précisément, en raison de sa

simplicité directe, le traitement de Ropartz a-t-il vraiment capté l'âme du roman de Loti, alors que Marx s'attachait davantage au décor et au pittoresque. Ainsi un des numéros intitulé *La Mer d'Islande* porte le sous-titre de « Symphonie ». C'était ici la première fois que le musicien se tournait vers l'élément marin, pour en donner davantage un sentiment qu'une description. L'ostinato des basses sur un motif chromatique en rythme trochaïque traduit autant la monotonie de la vie à bord, que la régularité du ressac. Cette mer glauque semble receler de sourdes menaces. Passe alors le souvenir poignant du pays breton : une complainte populaire (une gigue du pays de Scaër) s'élevant à l'alto semble enclore en sa mélancolique ligne plagale toute la nostalgie de Yann.

Composée en 1890-91, la partition fut créée en février 1893 pour la première de l'adaptation théâtrale du roman au Théâtre d'Application.

EX-VOTOS



INTERTEXTES

LES PAUVRES GENS - Victor Hugo

I

Il est nuit. La cabane est pauvre, mais bien close.
Le logis est plein d'ombre et l'on sent quelque chose
Qui rayonne à travers ce crépuscule obscur.
Des filets de pêcheur sont accrochés au mur.
Au fond, dans l'encoignure où quelque humble vaisselle
Aux planches d'un bahut vaguement étincelle,
On distingue un grand lit aux longs rideaux tombants.
Tout près, un matelas s'étend sur de vieux bancs,
Et cinq petits enfants, nid d'âmes, y sommeillent
La haute cheminée où quelques flammes veillent
Rougit le plafond sombre, et, le front sur le lit,
Une femme à genoux prie, et songe, et pâlit.
C'est la mère. Elle est seule. Et dehors, blanc d'écume,
Au ciel, aux vents, aux rocs, à la nuit, à la brume,
Le sinistre océan jette son noir sanglot.

II

L'homme est en mer. Depuis l'enfance matelot,
Il livre au hasard sombre une rude bataille.
Pluie ou bourrasque, il faut qu'il sorte, il faut qu'il aille,
Car les petits enfants ont faim. Il part le soir
Quand l'eau profonde monte aux marches du musoir.
Il gouverne à lui seul sa barque à quatre voiles.
La femme est au logis, cousant les vieilles toiles,
Remmaillant les filets, préparant l'hameçon,
Surveillant l'âtre où bout la soupe de poisson,
Puis priant Dieu sitôt que les cinq enfants dorment.
Lui, seul, battu des flots qui toujours se reforment,
S'en va dans l'abîme et s'en va dans la nuit.
Dur labeur ! tout est noir, tout est froid ; rien ne luit.
Dans les brisants, parmi les lames en démence,
L'endroit bon à la pêche, et, sur la mer immense,
Le lieu mobile, obscur, capricieux, changeant,
Où se plaît le poisson aux nageoires d'argent,
Ce n'est qu'un point ; c'est grand deux fois comme la
chambre.
Or, la nuit, dans l'ondée et la brume, en décembre,
Pour rencontrer ce point sur le désert mouvant,
Comme il faut calculer la marée et le vent !
Comme il faut combiner sûrement les manoeuvres !
Les flots le long du bord glissent, vertes coulevres ;
Le gouffre roule et tord ses plis démesurés,
Et fait râler d'horreur les agrès effarés.
Lui, songe à sa Jeannie au sein des mers glacées,
Et Jeannie en pleurant l'appelle ; et leurs pensées

Se croisent dans la nuit, divins oiseaux du coeur.

III

Elle prie, et la mauve au cri rauque et moqueur
L'importune, et, parmi les écueils en décombres,
L'océan l'épouvante, et toutes sortes d'ombres
Passent dans son esprit : la mer, les matelots
Emportés à travers la colère des flots ;
Et dans sa gaine, ainsi que le sang dans l'artère,
La froide horloge bat, jetant dans le mystère,
Goutte à goutte, le temps, saisons, printemps, hivers ;
Et chaque battement, dans l'énorme univers,
Ouvre aux âmes, essais d'autours et de colombes,
D'un côté les berceaux et de l'autre les tombes.
Elle songe, elle rêve. - Et tant de pauvreté !
Ses petits vont pieds nus l'hiver comme l'été.
Pas de pain de froment. On mange du pain d'orge.
- Ô Dieu ! le vent rugit comme un soufflet de forge,
La côte fait le bruit d'une enclume, on croit voir
Les constellations fuir dans l'ouragan noir
Comme les tourbillons d'étincelles de l'âtre.
C'est l'heure où, gai danseur, minuit rit et folâtre
Sous le loup de satin qu'illuminent ses yeux,
Et c'est l'heure où minuit, brigand mystérieux,
Voilé d'ombre et de pluie et le front dans la bise,
Prend un pauvre marin frissonnant, et le brise
Aux rochers monstrueux apparus brusquement.
Horreur ! l'homme, dont l'onde éteint le hurlement,
Sent fondre et s'enfoncer le bâtiment qui plonge ;
Il sent s'ouvrir sous lui l'ombre et l'abîme, et songe
Au vieil anneau de fer du quai plein de soleil !
Ces mornes visions troublent son cœur, pareil
A la nuit. Elle tremble et pleure.

IV

Ô pauvres femmes
De pêcheurs ! c'est affreux de se dire : - Mes âmes,
Père, amant, frère, fils, tout ce que j'ai de cher,
C'est là, dans ce chaos ! mon coeur, mon sang, ma chair ! -
Ciel ! être en proie aux flots, c'est être en proie aux bêtes.
Oh ! songer que l'eau joue avec toutes ces têtes,
Depuis le mousse enfant jusqu'au mari patron,
Et que le vent hagar, soufflant dans son clairon,
Dénoue au-dessus d'eux sa longue et folle tresse,
Et que peut-être ils sont à cette heure en détresse,
Et qu'on ne sait jamais au juste ce qu'ils font,
Et que, pour tenir tête à cette mer sans fond,
A tous ces gouffres d'ombre où ne luit nulle étoile,
Es n'ont qu'un bout de planche avec un bout de toile !
Souci lugubre ! on court à travers les galets,

Le flot monte, on lui parle, on crie : Oh ! rends-nous-les !
Mais, hélas ! que veut-on que dise à la pensée
Toujours sombre, la mer toujours bouleversée !
Jeannie est bien plus triste encor. Son homme est seul !
Seul dans cette âpre nuit ! seul sous ce noir linceul !
Pas d'aide. Ses enfants sont trop petits. - Ô mère !
Tu dis : "S'ils étaient grands ! - leur père est seul !"
Chimère !
Plus tard, quand ils seront près du père et partis,
Tu diras en pleurant : "Oh! s'ils étaient petits !"

V

Elle prend sa lanterne et sa cape. - C'est l'heure
D'aller voir s'il revient, si la mer est meilleure,
S'il fait jour, si la flamme est au mât du signal.
Allons ! - Et la voilà qui part. L'air matinal
Ne souffle pas encor. Rien. Pas de ligne blanche
Dans l'espace où le flot des ténèbres s'épanche.
Il pleut. Rien n'est plus noir que la pluie au matin ;
On dirait que le jour tremble et doute, incertain,
Et qu'ainsi que l'enfant, l'aube pleure de naître.
Elle va. L'on ne voit luire aucune fenêtre.
Tout à coup, a ses yeux qui cherchent le chemin,
Avec je ne sais quoi de lugubre et d'humain
Une sombre mesure apparaît, décrépite ;
Ni lumière, ni feu ; la porte au vent palpite ;
Sur les murs vermoulus branle un toit hasardeux ;
La bise sur ce toit tord des chaumes hideux,
Jaunes, sales, pareils aux grosses eaux d'un fleuve.
"Tiens ! je ne pensais plus à cette pauvre veuve,
Dit-elle ; mon mari, l'autre jour, la trouva
Malade et seule ; il faut voir comment elle va."
Elle frappe à la porte, elle écoute ; personne
Ne répond. Et Jeannie au vent de mer frissonne.
"Malade ! Et ses enfants ! comme c'est mal nourri !
Elle n'en a que deux, mais elle est sans mari."
Puis, elle frappe encore. "Hé ! voisine !" Elle appelle.
Et la maison se tait toujours. "Ah ! Dieu ! dit-elle,
Comme elle dort, qu'il faut l'appeler si longtemps!"
La porte, cette fois, comme si, par instants,
Les objets étaient pris d'une pitié suprême,
Morne, tourna dans l'ombre et s'ouvrit d'elle-même.

VI

Elle entra. Sa lanterne éclaira le dedans
Du noir logis muet au bord des flots grondants.
L'eau tombait du plafond comme des trous d'un crible.
Au fond était couchée une forme terrible ;
Une femme immobile et renversée, ayant
Les pieds nus, le regard obscur, l'air effrayant ;

Un cadavre ; - autrefois, mère joyeuse et forte ; -
Le spectre échevelé de la misère morte ;
Ce qui reste du pauvre après un long combat.
Elle laissait, parmi la paille du grabat,
Son bras livide et froid et sa main déjà verte
Pendre, et l'horreur sortait de cette bouche ouverte
D'où l'âme en s'enfuyant, sinistre, avait jeté
Ce grand cri de la mort qu'entend l'éternité !
Près du lit où gisait la mère de famille,
Deux tout petits enfants, le garçon et la fille,
Dans le même berceau souriaient endormis.
La mère, se sentant mourir, leur avait mis
Sa mante sur les pieds et sur le corps sa robe,
Afin que, dans cette ombre où la mort nous dérobe,
Ils ne sentissent pas la tiédeur qui décroît,
Et pour qu'ils eussent chaud pendant qu'elle aurait froid.

VII

Comme ils dorment tous deux dans le berceau qui tremble !
Leur haleine est paisible et leur front calme. Il semble
Que rien n'éveillerait ces orphelins dormant,
Pas même le clairon du dernier jugement ;
Car, étant innocents, ils n'ont pas peur du juge.
Et la pluie au dehors gronde comme un déluge.
Du vieux toit crevassé, d'où la rafale sort,
Une goutte parfois tombe sur ce front mort,
Glisse sur cette joue et devient une larme.
La vague sonne ainsi qu'une cloche d'alarme.
La morte écoute l'ombre avec stupidité.
Car le corps, quand l'esprit radieux l'a quitté,
A l'air de chercher l'âme et de rappeler l'ange ;
Il semble qu'on entend ce dialogue étrange
Entre la bouche pâle et l'oeil triste et hagard :
- Qu'as-tu fait de ton souffle ? - Et toi, de ton regard ?
Hélas ! aimez, vivez, cueillez les primevères,
Dansez, riez, brûlez vos coeurs, videz vos verres.
Comme au sombre océan arrive tout ruisseau,
Le sort donne pour but au festin, au berceau,
Aux mères adorant l'enfance épanouie,
Aux baisers de la chair dont l'âme est éblouie,
Aux chansons, au sourire, à l'amour frais et beau,
Le refroidissement lugubre du tombeau !

VIII

Qu'est-ce donc que Jeannie a fait chez cette morte ?
Sous sa cape aux longs plis qu'est-ce donc qu'elle emporte ?
Qu'est-ce donc que Jeannie emporte en s'en allant ?
Pourquoi son coeur bat-il ? Pourquoi son pas tremblant
Se hâte-t-il ainsi ? D'où vient qu'en la ruelle
Elle court, sans oser regarder derrière elle ?

Qu'est-ce donc qu'elle cache avec un air troublé
Dans l'ombre, sur son lit ? Qu'a-t-elle donc volé ?

IX

Quand elle fut rentrée au logis, la falaise
Blanchissait; près du lit elle prit une chaise
Et s'assit toute pâle ; on eût dit qu'elle avait
Un remords, et son front tomba sur le chevet,
Et, par instants, à mots entrecoupés, sa bouche
Parlait pendant qu'au loin grondait la mer farouche.
"Mon pauvre homme ! ah ! mon Dieu ! que va-t-il dire ? Il a
Déjà tant de souci ! Qu'est-ce que j'ai fait là ?
Cinq enfants sur les bras ! ce père qui travaille !
Il n'avait pas assez de peine ; il faut que j'aie
Lui donner celle-là de plus. - C'est lui ? - Non. Rien.
- J'ai mal fait. - S'il me bat, je dirai : Tu fais bien.
- Est-ce lui ? - Non. - Tant mieux. - La porte bouge comme
Si l'on entrait. - Mais non. - Voilà-t-il pas, pauvre homme,
Que j'ai peur de le voir rentrer, moi, maintenant !"
Puis elle demeura pensive et frissonnant,
S'enfonçant par degrés dans son angoisse intime,
Perdue en son souci comme dans un abîme,
N'entendant même plus les bruits extérieurs,
Les cormorans qui vont comme de noirs crieurs,
Et l'onde et la marée et le vent en colère.
La porte tout à coup s'ouvrit, bruyante et claire,
Et fit dans la cabane entrer un rayon blanc ;
Et le pêcheur, traînant son filet ruisselant,
Joyeux, parut au seuil, et dit : C'est la marine !

X

"C'est toi !" cria Jeannie, et, contre sa poitrine,
Elle prit son mari comme on prend un amant,
Et lui baisa sa veste avec emportement
Tandis que le marin disait : "Me voici, femme !"
Et montrait sur son front qu'éclairait l'âtre en flamme
Son coeur bon et content que Jeannie éclairait,
"Je suis volé, dit-il ; la mer c'est la forêt.
- Quel temps a-t-il fait ? - Dur. - Et la pêche ? - Mauvaise.
Mais, vois-tu, je t'embrasse, et me voilà bien aise.
Je n'ai rien pris du tout. J'ai troué mon filet.
Le diable était caché dans le vent qui soufflait.
Quelle nuit ! Un moment, dans tout ce tintamarre,
J'ai cru que le bateau se couchait, et l'amarre
A cassé. Qu'as-tu fait, toi, pendant ce temps-là ?"
Jeannie eut un frisson dans l'ombre et se troubla.
"Moi ? dit-elle. Ah ! mon Dieu ! rien, comme à l'ordinaire,
J'ai cousu. J'écoutais la mer comme un tonnerre,
J'avais peur. - Oui, l'hiver est dur, mais c'est égal."
Alors, tremblante ainsi que ceux qui font le mal,

Elle dit : "A propos, notre voisine est morte.
C'est hier qu'elle a dû mourir, enfin, n'importe,
Dans la soirée, après que vous fûtes partis.
Elle laisse ses deux enfants, qui sont petits.
L'un s'appelle Guillaume et l'autre Madeleine ;
L'un qui ne marche pas, l'autre qui parle à peine.
La pauvre bonne femme était dans le besoin."
L'homme prit un air grave, et, jetant dans un coin
Son bonnet de forçat mouillé par la tempête :
"Diable ! diable ! dit-il, en se grattant la tête,
Nous avons cinq enfants, cela va faire sept.
Déjà, dans la saison mauvaise, on se passait
De souper quelquefois. Comment allons-nous faire ?
Bah ! tant pis ! ce n'est pas ma faute, C'est l'affaire
Du bon Dieu. Ce sont là des accidents profonds.
Pourquoi donc a-t-il pris leur mère à ces chiffons ?
C'est gros comme le poing. Ces choses-là sont rudes.
Il faut pour les comprendre avoir fait ses études.
Si petits ! on ne peut leur dire : Travaillez.
Femme, va les chercher. S'ils se sont réveillés,
Ils doivent avoir peur tout seuls avec la morte.
C'est la mère, vois-tu, qui frappe à notre porte ;
Ouvrons aux deux enfants. Nous les mêlerons tous,
Cela nous grimpera le soir sur les genoux.
Ils vivront, ils seront frère et soeur des cinq autres.
Quand il verra qu'il faut nourrir avec les nôtres
Cette petite fille et ce petit garçon,
Le bon Dieu nous fera prendre plus de poisson.
Moi, je boirai de l'eau, je ferai double tâche,
C'est dit. Va les chercher. Mais qu'as-tu ? Ça te fâche ?
D'ordinaire, tu cours plus vite que cela.
- Tiens, dit-elle en ouvrant les rideaux, les voilà!"

JEUNESSE, Joseph Conrad - (extrait)

« Le bateau aussi était vieux. Il avait pour nom Judée.
Drôle de nom, n'est-ce pas? Il appartenait à un
certain Wilmer, Wilcox -- un nom de ce genre ; mais il
y a vingt ans ou plus qu'il a fait faillite et qu'il
est mort, et son nom, on s'en fiche. Le bateau était
désarmé dans le bassin de Shadwell depuis je ne sais
combien de temps. Je vous laisse imaginer son état.
C'était un bloc de rouille couvert de poussière et de
crasse - suie dans la mâture, saleté sur le pont. Pour
moi, c'était comme si j'avais quitté un palais pour
entrer dans une chaumière délabrée. Il jaugeait

environ quatre cents tonneaux, était équipé d'un guindeau rudimentaire, de loquets de bois aux portes, pas le moindre bout de laiton à bord, l'arrière large et carré. On y voyait, sous son nom écrit en grosses lettres, tout un tas de fioritures qui avaient perdu leur dorure et une sorte d'écusson surmontant la devise « Vaincre ou périr ». Je me souviens que cela me plut énormément. Il y avait une note romanesque dans tout cela, quelque chose qui me fit aimer ce vieux rafiot - quelque chose qui séduisit ma jeunesse ! »

JEUNESSE, Joseph Conrad - (explicit)

« C'est alors que j'aperçus les hommes de l'Orient - ils me regardaient. Toute la longueur de la jetée était pleine de monde. Je vis des visages bruns, bronzés, jaunes, les yeux noirs, le chatolement, la couleur d'une foule orientale. Et tous ces êtres nous regardaient fixement sans un murmure, sans un soupir, sans un mouvement. Ils regardaient d'en haut les canots, les hommes endormis qui, dans la nuit, leur étaient venus de la mer. Rien ne bougeait. Les frondaisons des palmiers se dressaient immobiles contre le ciel. Pas une branche ne s'agitait le long du rivage, et les toits bruns des maisons cachées pointaient à travers le feuillage vert, à travers les grandes feuilles qui pendaient, luisantes et immobiles, comme des feuilles forgées dans un métal lourd. C'était là l'Orient des navigateurs d'autrefois, si vieux, si mystérieux, resplendissant et sombre, vivant et immuable, plein de dangers et de promesses. C'était là son peuple. Je me redressai soudain. Un frémissement se propagea comme une vague d'un bout à l'autre de la foule, passa le long des têtes, fit osciller les corps, parcourut la jetée, telle une ride sur l'eau, tel un souffle de vent sur un champ - puis ce fut de nouveau l'immobilité totale. Je revois la scène, en ce moment - l'ample courbe de la baie, la plage miroitante, la richesse infinie et variée des verts, la mer bleue comme une mer de rêve, la foule de visages attentifs, le flamboiement de couleurs vives -

¹ Petit treuil à axe horizontal

l'eau qui reflétait tout cela, l'arc du rivage, la jetée, les navires étrangers d'aspect, avec leur poupe surélevée, qui flottaient immobiles, et les trois canots, avec leur hommes fatigués venus de l'Occident, et qui dormaient sans avoir conscience de la terre, des hommes et de la violence du soleil. Ils dormaient, jetés en travers des bancs de nage, recroquevillés sur les planches du fond, dans l'attitude insouciant de la mort. La tête du vieux capitaine, renversé à l'arrière du grand canot, était retombée sur sa poitrine, et on eût dit qu'il ne se réveillerait plus. Plus loin, le visage du vieux Mahon était tourné vers le ciel, sa longue barbe blanche éployée sur sa poitrine comme s'il eût été abattu d'un coup de feu sur place, assis à la barre; et un homme affalé à l'avant du canot dormait, les deux bras enserrant la tête de l'étrave, la joue appuyée sur le plat-bord. L'Orient les contemplait sans un bruit.

« J'ai connu sa fascination depuis. J'ai vu les rivages mystérieux, les eaux immobiles, les terres des nations à peau brune, ou une Némésis² furtive guette, poursuit, rattrape tant d'hommes de la race conquérante, fiers de leur sagesse, de leur savoir, de leur puissance. Mais pour moi tout l'Orient tient dans cette vision de ma jeunesse. Il est tout entier dans cet instant où j'ouvris sur lui mes yeux de jeune homme. Je l'avais rencontré après un corps à corps avec la mer - et j'étais jeune - et je le voyais qui me regardait. Et voilà tout ce qu'il en reste! Rien qu'un instant, un instant de force, de rêve, d'enchantement - de jeunesse!... Un éclair de soleil sur un rivage étrange, le temps d'un souvenir, le temps d'un soupir, et - adieu! - la Nuit - adieu...! »
Il but.

« Ah! Le bon vieux temps - le bon vieux temps. La jeunesse et la mer. L'enchantement et la mer ! La bonne, la rude mer, la mer âcre et salée, qui pouvait tout aussi bien vous chuchoter à l'oreille ou rugir contre vous et vous faire perdre le souffle sous ses coups. »

Il but à nouveau.

² Fille de la Nuit et d'Okéanos, la déesse Némésis châtiait impitoyablement l'orgueil et la démesure.

« Par toutes les merveilles du monde, c'est la mer, je crois, la mer elle-même - ou bien est-ce simplement la jeunesse? Qui sait? Mais vous, ici présent, - vous avez tous tiré quelque chose de la vie : l'argent, l'amour - tout ce que l'on trouve à terre - et, dites-moi n'était-ce pas là la meilleure époque, l'époque où nous étions jeunes marins, jeunes et ne possédant rien, sur cette mer qui ne fait pas de cadeau, si ce n'est de rudes coups - et donne parfois l'occasion d'éprouver sa force - rien que cela - ce que vous regrettez tous? »

Et nous inclinâmes tous la tête pour acquiescer : l'homme de finance, l'homme de chiffres, l'homme de loi, nous inclinâmes tous la tête en signe d'acquiescement, par-dessus la table cirée, qui, telle une nappe d'eau brune immobile, reflétait nos visages sillonnés de rides; nos visages marqués par le labeur, par les déceptions, par le succès, par l'amour; nos yeux las cherchant encore, cherchant toujours, cherchant ardemment à extraire de la vie ce quelque chose qui, tandis qu'on l'attend encore, a déjà disparu - a passé sans qu'on le voie, en un soupir, en un éclair - en même temps que la jeunesse, que la force, que le romanesque des illusions.

OCEAN 1212-W, Sylvia Plath, (incipit)

Le paysage de mon enfance, ce n'était pas la terre mais la fin de la terre - les collines froides salées et mouvantes de l'Atlantique. Je me dis parfois que ma vision de la mer est la chose la plus claire que je possède. L'exilée que je suis la retrouve, comme les pierres « porte-bonheur » pourpres que je ramassais avec leur anneau blanc tout autour, ou avec la coquille d'une moule bleue à l'intérieur irisé comme les ongles d'un ange ; et en un seul lavage de ma mémoire, les couleurs deviennent plus profondes, plus brillantes, le monde d'autrefois respire.

La respiration, c'est la première chose. Quelque chose respire. Ma propre respiration ? La respiration de ma mère ? Non, autre chose, quelque chose de plus grand, de plus lointain, de plus grave et de plus obsédant. Ainsi, derrière mes paupières closes, je flotte quelques instants- je suis un petit capitaine qui scrute le temps du jour- ; coups de béliers sur la digue, jet de mitraille sur les beaux géraniums de ma mère, ou la clap-clapotis apaisant d'un lac calme comme un miroir ; l'eau berce nonchalamment et doucement les grains de sable de ses rives, comme une dame joue avec ses bijoux. La pluie pouvait bien frapper sur le carreau, le vent pouvait bien soupirer et essayer les fissures de la maison comme autant de notes de musique. Je ne me laissais pas abuser. L'élan maternel de la mer se riait de pareilles simulations. Telle une femme impénétrable, elle en cachait beaucoup ; elle avait de nombreux visages, beaucoup de voiles délicats et terribles. Elle parlait de miracles et de pays lointains ; si elle pouvait séduire, elle pouvait aussi tuer.

Alors que j'apprenais à marcher à quatre pattes, ma mère m'amena sur la plage pour voir ce que j'en pensais. Je me traînai droit devant la première vague et j'allais traverser ce mur vert lorsqu'elle me rattrapa par les talons.

Souvent je me demande ce qui serait arrivé si j'avais réussi à percer ce miroir. Mes ouïes de petite enfant auraient-elles pris la relève, avec le sel dans mon sang ? Pendant un temps, je ne crus ni à Dieu ni au Père Noël, seulement aux sirènes. Elles me paraissaient aussi logique et vraisemblables que cette fragile petite brindille d'hippocampe dans l'aquarium du zoo, ou les raies que les pêcheurs du dimanche remontaient avec forces jurons- des raies en forme de taie d'oreiller avec des lèvres pleines et farouches de femmes.

Et je me souviens de ma mère, elle-même fille de la mer, qui nous lisait à moi et mon frère- mon petit frère- « Le triton abandonné » de Matthew Arnold :

*Froides et profondes cavernes jonchées de sable,
Où les vents sont tous assoupis ;
Où tremblotent et étincellent les lumières épuisées ;
Où l'arroche se balance dans le courant ;
Où les animaux marins tout autour alignés
Se repaissent dans la vase de leur pâture,
Où les serpents de mer s'enroulent et s'enlacent,
Sèchent leurs écailles et se baignent dans l'océan ;
Où viennent voguer de grandes baleines,
Voguer, et voguer encore, l'œil ouvert,
Autour du monde, à tout jamais.*

Je m'aperçus que j'avais la chair de poule. J'ignorais pourquoi. Je n'avais pas froid. Un fantôme était-il passé par là ? Non c'était la poésie. Une étincelle s'était détachée d'Arnold pour venir me secouer, comme un frisson. J'avais envie de pleurer ; je me sentais toute chose. Je venais de découvrir une nouvelle façon d'être heureuse.

DOCUMENTS ICONOGRAPHIQUES

PAUL SÉRUSIER



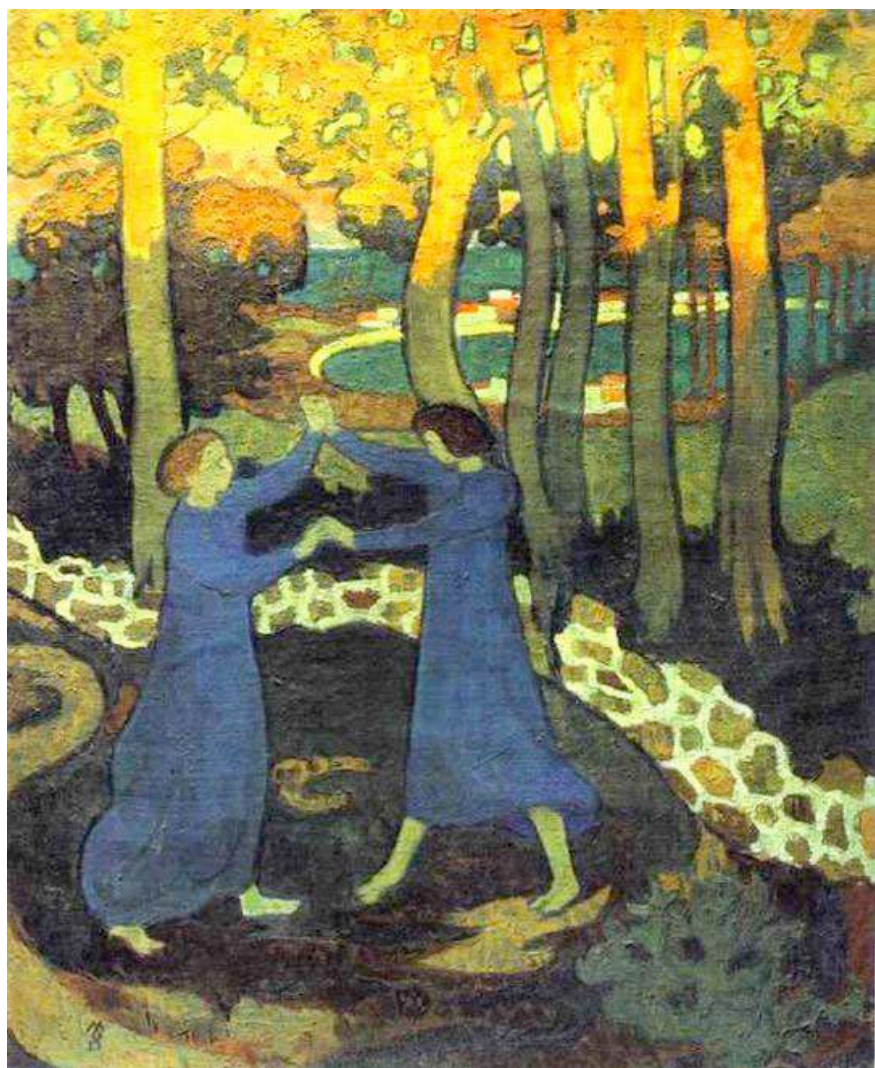


Seruliy



MAURICE DENIS





JOSEPH MALLORD WILLIAM TURNER





ANITA ANDRZEJEWSKA



